

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VII — N° 3
MARS 1929

SOMMAIRE

Réception de M. Georges Virrès.	
Discours de M. H. Carton de Wiart.....	39
Discours de M. Georges Virrès.....	71

Séance publique du 13 Octobre 1928

RÉCEPTION DE M. GEORGES VIRRÈS

La séance est ouverte à 3 h. $\frac{1}{2}$, sous la présidence de M. Jean HAUST, directeur.

Discours de M. CARTON de WIART

Monsieur,

Vous voici sur la sellette... Au moment où l'Académie vous reçoit en son sein (pardonnez-moi cette image classique), elle me confie à moi-même le droit et le devoir de vous dire vos quatre vérités.

Pour la durée de quelques instants, votre œuvre et votre personne m'appartiennent. J'aurai à rechercher quand et comment vous êtes devenu la proie du démon de la littérature et pourquoi vous avez embrassé une carrière aussi singulière quand tant d'autres vous étaient ouvertes. J'aurai à étudier l'influence qu'exercèrent sur vos écrits votre naissance et votre éducation, votre tempérament et votre caractère, sans négliger de rappeler les principales péripéties de votre destinée, ni de décrire le décor où elle s'est déroulée. Et si vous me demandez de justifier une entreprise aussi indiscreète dans ses curiosités, je vous répondrai qu'il m'incombe de révéler,

non pas à cette audience d'élite qui vous connaît bien, mais à vous-même, Monsieur, qui pourriez ne pas vous en douter, les motifs qui ont fixé sur Georges Virrès le choix de notre Compagnie.

Comme toutes les choses humaines, l'immortalité académique se paye. Attendez-vous donc à subir cette rançon traditionnelle. L'épreuve en est redoutable pour celui qui en est la victime passive, et que nous appelons d'un mot affreux, bien fait pour le préparer au poids des dignités officielles : le récipiendaire. Elle ne laisse pas non plus d'être embarrassante pour celui qui devient, en cette circonstance, le porteparole de ses confrères. Quoi qu'il fasse, il est coincé entre deux écueils : ou bien il s'expose à être taxé de bénisseur s'il se complaît dans l'éloge et s'il déçoit de la sorte les auditeurs malicieux qui goûtent mieux ce genre de discours s'il est saupoudré de sel plutôt que de sucre. Ou bien, il risque d'être tenu pour pédant lorsque, profitant d'une telle occurrence pour s'ériger en censeur du nouveau venu, il s'attarde, à propos de son œuvre, à des querelles d'école, de syntaxe ou de style.

D'autres auraient été beaucoup plus qualifiés que moi pour remplir, vis-à-vis de vous, cette magistrature si honorable, mais délicate, d'introducteur parlant au public. Ils s'en fussent acquittés avec une autorité qu'une vieille amitié sans aucun nuage ne suffit assurément pas à me valoir. Je pense surtout à cet académicien de la première promotion que vous allez remplacer parmi nous et dont vous nous parlerez tout à l'heure, au maître des *Kermesses*, des *Fusillés de Malines*, des *Milices de Saint François*, dont vous avez pénétré et aimé la manière colorée et farouche et l'âme si naturellement compatissante aux humbles et aux rustres de notre terroir flamand.

Dans un numéro tout jauni de la *Réforme* du 16 avril 1899,

j'ai retrouvé les lignes que Georges Eckhoud consacrait à votre premier livre, un recueil de contes dont le titre pourrait symboliser toute votre œuvre : *En Pleine Terre*. Il me plaît de les reproduire ici afin de mettre d'emblée cette séance sous le parrainage du grand écrivain que nous avons perdu et que ce soit, en quelque sorte, lui qui vous reçoive au seuil de notre maison ainsi qu'il vous accueillait et vous encourageait, il y a trente ans, lorsque, encore inconnu sous un pseudonyme aujourd'hui radieux, vous débutiez dans ce noble et ingrat métier des lettres auquel vous êtes, depuis lors, demeuré si ardemment fidèle :

« M. Georges Virrès, écrivait-il, publie un livre copieux et savoureux comme la *Pleine Terre* qu'il nous chante. M. Virrès est un jeune, un vrai jeune, et, faisant honneur à son nom ou à son pseudonyme, c'est un mâle, un sain et viril garçon, épris de force cordiale, de beauté plastique, de robuste émotion. Depuis bien longtemps, aucun prosateur nouveau ne nous avait donné pareille impression de vie et de probité d'art. Dès l'entrée en matière de son livre, intitulée « Premier Août », on a tous ses apaisements sur le tempérament et la voie de l'auteur. Elle est lyriquement communiant, son invocation aux bons aoûtérons qu'il nous montre à table, puis au repos. Il y a du fluide sympathique plein les phrases du jeune conteur. Tout le livre sent réellement bon, embaume la chair appétissante comme le pain même, la chair de travail, d'amour et de bataille, la forme humaine éternellement belle et, même au dire orthodoxe, le plus noble temple de Dieu. La frustesse de mainte page de M. Virrès en fait précisément le charme. Style souvent à peine équarri, mais taillé en vocables sonores et exubérants. Combien, chez un jeune, cette naïveté et cette témérité sont préférables aux sages et poussives rhétoriques de tant de débutants qui naquirent vieillards de lettres et pions haineux, hostiles aux généreux pionniers d'art ! Trop de

néologismes ? Et après ? Un peu d'excentricité, un peu d'outrance ne messied pas ; c'est un besoin d'affirmation, et toute pléthore est préférable à l'anémie. Plutôt le mot qui en dit trop long ou trop gros que le mot qui n'arrive même pas au but. Quel écrivain de style n'a point passé par cette sur-sanguinité ? Surtout quand cet écrivain est d'ici, du Limbourg, du Brabant, ou de Flandre...».

* * *

En ce temps-là, Monsieur, où pour nos aînés comme Georges Eekhoud, nous n'étiez encore qu'un débutant, vous aviez depuis longtemps cessé de l'être pour nous, vos contemporains. Maintes fois, nous avons vu la signature de Georges Virrès flamboyer dans les journaux estudiantins de Louvain, puis dans ces revues d'avant-garde qui sont les pistes accueillantes où les jeunes poulains de la littérature courent leurs galops d'essai. Votre prose énergique, mais un peu tourmentée, qui reflétait quelque chose de votre admiration pour Camille Lemonnier, nous était devenue familière. Votre haute stature aussi, et votre visage grave auquel le monocle ajoutait un léger accent d'impertinence, que corrigeaient tout de suite la courtoisie de l'accueil et la bonté foncière qui animait vos propos. Dans nos réunions et nos congrès juvéniles, l'attention et la sympathie allaient d'elles-mêmes à ce causeur ou à cet orateur taillé en force, élégant et bien disant, qui scandait volontiers ses mots comme l'écrivain martelait ses phrases, et qui, manifestement, ne parlait qu'après avoir réfléchi.

Déjà, vous aviez votre légende, Monsieur. Et depuis tant d'années, elle n'a guère changé. Telle qu'on la chuchotait alors autour de vous, telle la connaissent nos écoliers et nos collégiens d'aujourd'hui à qui on s'applique à révéler les lettres et les auteurs belges (grâces en soient rendues à leurs maîtres !). Cette légende, qui a ainsi mûri avec vous, nul doute qu'elle

ne vous survive. Elle offre d'ailleurs ceci de remarquable, cette légende, c'est qu'elle diffère à peine de la vérité..

On parlait de vous comme d'un jeune burgrave qui, là-bas, par-delà les landes de Beverloo, au sud de la Campine limbourgeoise, entre la Taxandrie et le pays de Hasselt, se confinait en un vieux donjon à peine rajeuni, juché sur une grosse butte de terre et dressant ses pignons à redans au-dessus du miroir de calmes étangs encadrés de saules et de roseaux. Ce vieux donjon, qui servit jadis de repaire au terrible sire de Lumay, au temps des Gueux de mer et des bois, on disait qu'après avoir de bonne heure renoncé aux succès du Barreau, ce jeune sage en avait fait. — tel Octave Pirmez en son château d'Acoz, — l'asile d'une solitude toute peuplée de ses goûts et de ses rêves.

Il en descendait parfois, non pas comme le burgrave de jadis, pour rançonner les moines et les marchands du plat pays. — mais afin de se mêler modestement, durant quelques jours ou quelques heures, aux gens et aux passions des grandes villes. Mais il ne s'y attardait point et s'en retournait bientôt, sans regret comme sans amertume, jusqu'au fond de ses bruyères sauvages, méditant tout cela dans son cœur.

Que ce fût de loin, que ce fût de près, je dois cependant ce correctif à votre légende, Monsieur, c'est que vous avez participé avec ferveur à toute la bataille d'idées qui remuait à ce moment, en Belgique, la vie des arts et des lettres, comme elle agitait et transformait toute notre action politique et sociale.

Est-ce une illusion ? Suis-je enclin à exagérer, en m'arrêtant à ces souvenirs, l'importance d'une crise que le recul de la guerre et de l'après-guerre refoule déjà dans un passé lointain et si obscur pour les nouveaux venus d'à-présent ? Mais il me semble que rarement une nouvelle génération connut des heures aussi exaltantes et fécondes que cette jeunesse belge de

1890 où s'éveillait votre personnalité et que cette date marqua vraiment pour notre pays une de ces étapes décisives où, tout d'un coup, la sève d'une société humaine bat d'une ardeur plus généreuse et monte d'un rythme plus vif dans la ramure qu'elle renouvelle.

Autour de nous, en d'autres groupes de jeunesse, fermentaient aussi des idées et des émotions qui, parfois même, bouillonnaient jusqu'à la révolte. Mais dans les milieux auxquels vous apparteniez, Monsieur, par vos traditions familiales et votre éducation autant que par la fidélité de vos croyances, cette fièvre de renouveau était d'autant plus passionnante qu'elle contrastait davantage avec la mentalité satisfaite et figée de la plupart des anciens qui oubliaient trop que l'ordre est une construction de tous les jours. Tandis que chez ces aînés, le respect des faits accomplis se doublait d'une invincible méfiance pour tous les faits à accomplir, ces jeunes de 1890 s'indignaient des ignorances et des misères auxquelles un régime tout pétri d'égoïsme inconscient condamnait la masse des hommes. Un grand courant de justice les poussait vers le peuple, prenant sa source au plus profond de la fraternité des âmes. Organisation des métiers, législation du travail, service personnel, enseignement obligatoire, égalité politique, expansion coloniale, toutes ces audaces, qui depuis, mais alors !., — toutes ces réformes étaient les leurs. A d'aussi hardis novateurs, la vie publique, telle que la comprenaient leurs prédécesseurs, faisait l'effet de je ne sais quel carrousel herméliquement clos où d'honnêtes chevaux de bois tournaient inlassablement en rond au son de la musique cléricolibérale. Etre pris en croupe sur de telles montures !... Ils rêvaient de plus nobles chevauchées. Surtout, leur enthousiasme aspirait à l'espace. Il leur fallait de l'air, de l'air, dussent-ils briser quelques vitres !

Parmi ces jeunes, ceux qu'animait en outre la passion des

lettres et des arts, s'insurgeaient du même cœur contre les canons et les formules qu'une discipline routinière prétendait leur imposer et qui confondaient volontiers Boileau et les Pères de l'Eglise. Soumis au dogme et à la morale, ils entendaient pourtant revendiquer leur entière liberté artistique et littéraire. Que le croyant, — féru de la vocation d'écrire, — borne ses complaisances à l'ingéniosité des rythmes, au choix des tons et des couleurs, à l'interprétation purement verbale ou picturale de la vie et du décor, ou qu'il veuille imprégner son œuvre des convictions et des aspirations dont son âme est pleine, n'est-ce point affaire à lui et à son génie propre ? Vous souvenez-vous, Monsieur, de nos belles controverses sur ce thème ? A la vérité, dans ce groupe, — où se forma notre amitié, — l'éclectisme qui régnait n'empêchait pas la plupart d'entre nous de préférer à l'impersonnalité des Parnassiens, à la subtilité des symbolistes ou à la brutalité de l'école de Médan le spiritualisme d'un Barbey d'Aurevilly, malgré ses manies, d'un Verlaine, malgré ses faiblesses, ou même d'un Léon Bloy, malgré ses outrances. Mais tous comprenaient leur temps et l'aimaient d'un amour intense. Ils voulaient vivre leur siècle et non refaire l'œuvre des âges révolus. Ah ! certes, on ne pouvait plus les taxer d'arriérisme ou d'obscurantisme, ces fils d'une tradition à qui rien d'humain ne doit être étranger. Comme ce bel adolescent que Victor Rousseau taillait à la même heure en plein marbre, ils apparaissaient s'arc-boutant au passé, mais face à la vie qui vient, le front haut, le regard planté droit dans l'avenir, sans forfanterie, mais sans peur, avec une énergie confiante et une indéfectible espérance.

* * *

Leurs sentiments et leurs conceptions se traduisaient dans des publications éphémères qu'une histoire des Lettres belges, si elle veut être impartiale et complète, ne pourra

passer sous silence : le *Drapeau*, que Firmin Van den Bosch brandissait avec une combativité allègre et une verve d'enfant terrible ; la *Lutte*, où George Ramaekers clamait, en vers et en prose, ses enthousiasmes et son intransigeance ; le *Spéctateur catholique*, dont Edmond de Bruyne avait fait un recueil singulièrement original, d'un goût raffiné et d'une orthodoxie subtile. Plus importante encore, cette *Durendal* qui vit le jour en 1893, aux côtés et sous les auspices de notre *Avenir Social*, devenu plus tard la *Justice Sociale*, organe de la jeune Droite. *Durendal*, — revue catholique d'art et de littérature, disait son sous-titre. Pendant plus de vingt années, elle fut un foyer lumineux de vie intellectuelle et littéraire, accueillant aux jeunes talents et faisant rayonner les œuvres de chez nous dans des milieux que la glorieuse campagne de la *Jeune Belgique* n'avait guère pénétrés. Son directeur, ou mieux son animateur, était l'abbé Henry Moeller qui en avait fait son œuvre, que dis-je ? sa raison de vivre, à tel point que lorsque sa *Durendal* fut tout d'un coup brisée par la grande guerre, il ne lui survécut point.

Ah ! le curieux petit homme, actif, impétueux et dont les goûts et les jugements ne connaissaient point de moyen terme entre le dithyrambe et l'invective. Dans cette Geste de *Durendal*, dont le titre évoquait les exploits des Douze Pairs, il faisait figure, disait-on, de ce bon archevêque Turpin qui ne levait le bras que pour frapper ou pour bénir. Mais quelle parfaite loyauté d'âme ! Quel zèle sincère et désintéressé pour les Lettres ! Quel dédain pour toute bassesse et toute compromission ! « Le seul souci qui compte en ce monde, proclamait-il, c'est de réaliser son idéal. » Il aurait voulu qu'à cette formule banale, qui se répète à chaque rencontre : « Comment allez-vous ? », une mode nouvelle substituât la question que voici : « Comment va votre idéal ? » Bien entendu, sa suggestion n'eut aucun succès... N'importe, il continuait à vivre et à

travailler pour l'esprit et non pour la matière, beaucoup plus préoccupé d'alimenter sa revue que son pot-au-feu, n'écrivant lui-même que de rares articles d'un style un peu lourd, mais en revanche relançant sans répit ses collaborateurs et jusqu'à ses abonnés par ses épîtres d'une petite écriture fine et intarissable, ravi quand il découvrait un beau talent ou une belle âme, et se mettant alors tout entier à sa dévotion.

Vous souvient-il, Monsieur, de sa modeste chambre de la rue du Grand Cerf, où le visiteur était saisi dès l'entrée par l'âcre parfum d'un vieux tabac d'Obourg et ne pouvait s'asseoir qu'après avoir déplacé des piles de livres et de papiers entassés sur les chaises ? On l'y trouvait à toute heure, accueillant et bon, attentif à tout ce qui pouvait servir cette cause des Lettres et des Arts qu'il aimait passionnément. Cette chambrette était devenue un rendez-vous pour les jeunes écrivains. Parmi ceux qu'on y rencontrait et qui ont disparu déjà de l'horizon de ce monde, ne revoyez-vous pas comme moi ce charmant poète de la *Rose et l'Épée*, Charles de Sprimont, dont l'inspiration était si haute et la forme si pure et qu'un cruel destin devait faucher dans sa fleur ? Ne revoyez-vous pas aussi cet autre de nos amis, Olivier George Destrée, qui nous semblait alors, avec son beau et calme profil et ses cheveux d'un blond d'or pâle, descendu tout vivant d'une fresque du Quattrocento ou d'un vitrail de Burne Jones ? L'esthétique de la Renaissance italienne et l'art des préraphaélites anglais avaient tout naturellement conquis cet esprit noble et délicat qui devait bientôt achever de s'épanouir et d'épancher la plénitude de ses dons dans une vie monastique et liturgique toute de paix et de travail, de prière et d'harmonie.

Le mérite propre de l'abbé Moeller, et il ne fut pas mince, — en un temps et dans un pays où l'intellectualité pure devait compter avec tant d'obstacles, — hélas ! j'ai tort de parler

au passé ! — c'était de rendre aux jeunes confiance en leur art, de défendre, fût-ce contre eux-mêmes, la beauté de leurs rêves.

Mais vous n'aviez pas besoin, Monsieur, de tels encouragements pour vous retenir dans la voie littéraire. Une autre influence, plus proche de vous, vous dictait cette fidélité à votre vocation. Et cette influence, vous la subissiez sans contrainte, que dis-je ? avec une joie ravie et renouvelée chaque jour.

* * *

Vous entendiez, vous n'avez cessé d'entendre la voix maternelle de votre terre. De toutes ses fenêtres, votre Burg de Lummen regarde des horizons de prairies, d'étangs, de forêts où votre âme se voit chez elle et qu'elle interprète comme d'instinct. « Le village, c'est vous qui parlez, s'étale en contrebas du plateau, boisé d'un côté, couvert ailleurs de petits champs aux haies de noisetiers, d'acacias ou de chênes. Un moulin à vent fait face là-haut à tous les points de l'espace parmi les terres cultivées ; vers l'Ouest, une chapelle blanche occupe le point culminant de ces collines, au milieu des taillis, près des pinières, mais pourtant sur le bord d'une route claire qui gagne Tessengerloo... Les collines succèdent aux collines dans cette direction, tandis que, sur l'autre versant de notre montée, le Démer fertilise de moelleuses prairies, à moins que l'on n'oblique vers l'Est et de là vers le Nord, où la véritable Campine des marais, de la garigue, des étendues sauvages, garde un peu de sa beauté inviolée » (1).

La première fois que je découvris ce pays, qui est si complètement et si parfaitement vôtre, ce fut en octobre 1905, à l'occasion d'une fête sylvestre qui, après celle d'Esneux, marqua

(1) *A côté de la guerre*, p. 23.

le début d'une croisade très opportune destinée à enseigner à nos populations et à nos pouvoirs publics toute la sollicitude qu'il sied d'avoir pour l'arbre et pour la forêt. A l'appel du bourgmestre de Lummen, — vous aviez, ce jour-là, Monsieur, ceint votre plus belle écharpe, — nous étions venus de partout fêter un admirable chêne millénaire, qui est le doyen de vos administrés. Il y avait là Camille Lemonnier, Jean d'Ardenne, James Ensor, Fierens-Gevaert, Nicolas Theelen, Léon Souguenet, j'en passe et des meilleurs, illustres, notoires ou inconnus, mais confondus déjà en une véritable « union sacrée » pour la défense et l'illustration de notre sol.

Dans une fine bruine d'automne, qui rendait plus pénétrant l'arôme des feuilles mortes où nous tracions notre route, un long cortège s'enfonça sous bois, escorté des drapeaux des gildes des environs. Des écoliers portaient des branches comme des flambeaux et des petites filles blondes et rougeaudes, en robes de communiantes, avançaient en rangs, se tenant timidement par la main, comme dans les tableaux de Léon Frédéric.

Le vieux chêne, Mathusalem des arbres de la Campine, qui abrite dans ses branches une petite Vierge miraculeuse, écouta sans broncher les louanges et les apostrophes qui lui furent prodiguées. J'entends encore le mâle accent et l'admirable prose de celui que nous appelions le Maréchal des Lettres belges : « Depuis mille ans, tu regardes à l'orient des bois se lever le clair visage du jour. Tu es le frère des fleuves, de la montagne et de la plaine. Tu es comme un morceau de la durée en qui recommence l'énormité farouche de la Genèse et éternellement se rajeunit en toi le miracle des renaissances. Des forêts sont sorties du torrent ininterrompu de tes sèves ; l'ouragan, à pleins poings, tordit ta crinière ; la foudre, de ton front à la base, fit ruisseler ton sang vert, et, cependant comme

aux premières aubes, le cœur de la terre, à coups sonores, bat toujours sous ton écorce » (1).

Je l'ai revu souvent, depuis ce jour, ce vieux Patriarche de vos bois que chantait ainsi Lemonnier. J'ai revu souvent ce pays de Lummen aux charmes austères et qui conseille la méditation. Je l'ai revu à l'époque des crues hivernales qui transforment en un grand lac toutes les prairies basses jusqu'au glorieux bourg de Haelen. Je l'ai revu au printemps lorsque les talus des chemins creux ne sont plus qu'un écroulement de genêts d'or et que des guirlandes de fleurs fraîches sont suspendues aux petites chapelles des carrefours. Je l'ai revu enfin aux jours de Thermidor, quand le grand soleil embrase ici la joie des moissons, là-bas le mystère des landes et des grands marais de Ter-Laemen. Je comprends que vous chérissiez cette terre à qui je ne puis penser sans penser à vous. Je comprends que, vivant contre son cœur, vous ne vous sentiez que la partie d'un grand tout divin. Vous vous êtes assimilés l'un à l'autre. Fils de cette terre, chantre de cette terre, votre génie d'écrivain, Monsieur, lui a rendu en amour et aussi en gloire tout ce qu'il lui doit d'originalité et de force.

* * *

Votre premier livre, celui dans lequel Georges Eekhoud, bon juge, saluait de si riches promesses, était une suite de fresques glorifiant l'épopée des paysans flamands pourchassés par les Sans-Culottes. Le chapitre qui clôture ces récits de chouannerie : *La Journée de Gheel*, et qui décrit le régiment des Fous se précipitant sur les baïonnettes françaises est d'un pathétique tel qu'on ne peut le lire sans un frisson.

Pour moins lyrique qu'elle soit, je place cependant bien au-dessus de cet ouvrage de début votre *Bruyère ardente* qui

(1) *Le Samedi*, du 28 octobre 1905.

le suivit de près. Cette fois, il s'agit d'un véritable roman d'une observation aiguë et qui est tout proche de la vie.

Ah ! certes, vos rudes terriens de la *Bruyère Ardente* ne ressemblent point à ces brutes immondes dont Zola nous a fait la malveillante caricature, ni à ces paysans épiques à qui Léon Cladel prêtait sa propre grandiloquence, ni à ces êtres sensibles que George Sand mit un moment à la mode avec François le Champi. Sans doute, il y a aussi chez vos héros de la lourdeur, de la grandeur, de la passion. Mais tout cela, mêlé à d'autres alliages encore, défauts ou vertus, que peuvent seuls deviner ceux qui vivent, délibèrent, travaillent, prient avec eux ou tout auprès d'eux et qui les aiment, comme vous, d'un cœur fraternel.

Les personnages de votre roman sont vivants. Je suis certain que vous pouvez, au nom que vous avez donné à chacun d'eux, substituer un nom véritable. Ce vieux bourgmestre, Vliebergh l'Ancien, taciturne et respecté, aussi soucieux de son autorité que du bien de sa commune ; — ce rousseau de Fons, le loustic du village ; — Hyacinthe Deput, le sacristain à la bedaine débordante, directeur de la fanfare locale, correspondant du journal *De Weergalm van de Kempen*, si naïvement infatué de son importance ; — M. le Curé à la fois combattif et prudent, « retroussant sa soutane, en relevant, selon son habitude, ses mains plongées dans le fond de ses poches », intervenant dans les rixes pour calmer ses paroissiens, au besoin, à coups de bourrades et de taloches, — la jeune héroïne du récit, Mina, une gracieuse figure de vitrail, toute de simplicité vaillante, de piété et d'amour. — autant de types que vous avez dessinés d'après nature. Il faut avoir approfondi le mystère de cette race pour noter ses traits essentiels, comme vous le faites par exemple en cette sortie de grand'messe : « La foule s'écoulait, ressaisie par le songe taciturne de son sang. Elle reprenait, — après l'heure de trans-

ports religieux, — la rêverie des immensités de paix, l'habituelle communion de l'être et des choses sous l'infini du ciel, devant les étendues sans bornes. Ainsi vivaient intérieurement ces contemplatifs de la terre flamande. Ils portaient l'image, impuissants à la formuler. Artistes scellant à jamais dans leurs cerveaux de primitifs toute l'émotion d'une aurore, toute la tragique beauté d'une agonie de lumières et vivant seuls devant de merveilleux trésors. A l'extérieur balourd, mâchonnant des mots qui tombent comme des ferrailles, rétifs aux nuances de l'expression, telle attitude plastique, telle émotion surgissant des profondeurs de leurs rétines, révèlent soudain le poète latent dans le plus massif remueur de terre.

« Et leurs plaisirs seront naïfs, comme ceux des enfants. Ou sous le coup de la poussée physique, les joies des kermesses, beuveries avec les mangeailles et toutes licences de chair briseront le silence de leurs gestes, ou la colère qui grise comme l'alcool s'exacerbera terrible et agitera le drapeau de haine, noir et sanglant. Mais la vie coutumière les ramènera aux paroles simples et d'habitude, à la tradition de leurs actes, toujours isolés dans le tréfonds de leur cœur ».

Psychologue avisé de ces âmes frustes, mais non vulgaires, — habile à pénétrer ces mentalités campagnardes que l'observation superficielle tient parfois pour sournoises tandis qu'elles sont, avant tout, réfléchies, on vous retrouve aussi toujours pénétré du sens des paysages amples et vivifiants qui sont le cadre de leur vie. Ceux qui vous ont reproché de vous y attarder avec trop de complaisance, oublient tout ce que la nature représente dans l'existence de ces terriens, pour qui le soleil qui chauffe ou se voile, le vent qui souffle, l'orage qui gronde, c'est la peine ou le repos, la richesse ou la ruine. Que d'admirables scènes agrestes ! par exemple, cette joie des bêtes lorsque Manus Vliebergh, qui a passé plusieurs jours au chevet de son vieux père malade, reprend son labeur, un moment

interrompu : « Manus descendit à la cour de la ferme. Les fumiers séchaient au soleil. Dans un coin d'ombre, devant le trou de l'étable aux vaches, les volailles grattaient le sol. Quand il approcha, toutes les poules coururent vers lui ; elles remuaient les ailes, gloussant, frappant du bec autour du gars, frappant du bec même ses sabots, et le coq, affairé, guignait les alentours pour ramasser le premier grain du maïs attendu et l'offrir à ses compagnes. Le paysan ne s'arrêtait pas. Des pigeons s'envolèrent et s'abattirent sur le toit où ils piétinèrent, se rengorgeant et roucoulant doucement. Il effraya les canards mélancoliques auprès de la mare aux trois quarts vide ; la bande défila, les palmipèdes dandinant leur croupion multicolore. Comme il poussait le volet de la porte de l'écurie et faisait glisser le verrou, un cheval agita sa crinière, souffla par ses narines, frappa de ses sabots dans la litière et tira sur la longe. Manus détacha son licou et passa un collier au-dessus de ses oreilles. Le cheval avançait la tête, puis baissait la ganache, hâtant son harnachement ; il s'impatientait sous la bride, secouant la gourmette. Avec un hennissement joyeux, il suivit son conducteur vers la lumière, les flancs soulevés, le poil frissonnant, balayant ses cuisses nerveuses du mouvement rythmé de sa queue. Les doigts passés dans le mors, Manus faisait reculer la bête entre les limons d'une charrette et, les traits étant fixés, la ventrière bouclée par-dessus le brancard, il s'enleva sur le moyeu de la roue et saisit la rêne.

— « Hiûe ! »

Je n'ai rien dit encore de l'affabulation. Elle est simple et belle.

Roeck, le village, et Botsem, le hameau, vivent sur le pied de guerre. De longues inimitiés, enflées à chaque génération, animent les uns contre les autres les habitants du village et ceux du hameau. Un ingénieur agricole venu de la ville, un certain Derbat au regard louche et à l'âme louche, a acquis

la principale ferme de Botsem. Les paysans du hameau, dont il s'est fait le conseiller et le banquier, renforcent leur hostilité de son astuce. Grâce à ses intrigues, Botsem va obtenir son érection en commune indépendante !... Au début du récit, la nouvelle de cet affront, apportée aux gens du village par les pétarades et les clameurs de joie du hameau, les enivre de rage... Ils ripostent en organisant en l'honneur de leur bourgmestre, dont c'est le jubilé, une grande manifestation populaire.

Tous se sont piqués d'émulation pour préparer la fête. Les plus vieux, les *peekes*, ont voulu prendre leur part de la besogne : « Les pauvres diables, les mercenaires usés, courbés et tordus comme les saules chargés d'ans, avec, entre leurs bras, les efforts accumulés des tâches forcées, soutenues encore chaque jour dans un héroïsme tranquille, arrivaient en souriant de leurs mâchoires édentées, puis s'entêtaient dans un surcroît d'ouvrage qu'ils voulaient s'imposer en l'honneur du bourgmestre.

» Leurs quelques sous de salaire gagnés après le trimage de la longue journée, c'étaient eux, les *peekes*, les petits vieux, cassés aux genoux, traînant leurs sabots, salivant en tirant la fumée du court tuyau noir de la pipe, le contentement se révélant sur la figure par l'ovale arquée depuis le menton jusqu'au nez de chaque côté de la bouche et qui se creusait en deux lignes plus profondes parmi les mille rides de leurs faces jaunies... C'étaient eux, les *peekes*, venant rejoindre ceux qui travaillaient à la décoration des maisons et des rues. Ils avaient des voix qui essayaient de gais propos, ainsi que des cloches fêlées qui sonneraient pour une fête. Ils soulevaient, à trois ou à quatre, de longs poteaux peinturlurés, et leurs pantalons rapiécés, étriqués et de couleurs vagues, se tendaient et se bossuaient sur de gros os qui pointaient sous l'étoffe. Ils se hâtaient, lorsqu'un objet faisait défaut, ils se hâtaient d'aller le prendre à trébuchantes enjambées, et revenaient portant

soit un outil, soit des légumes, muets à cause du souffle qui leur manquait maintenant ; et les jeunes leur laissaient ces faciles contentements, heureux de cet unisson de tous les cœurs, de l'accord de toutes les volontés ».

La description de la fête : cérémonie religieuse, — discours, — jeux populaires, — fanfares, — ripailles, — trivialités et beuveries, fourmille d'excellents traits d'observation. Toute cette gaieté campagnarde fuse en plaisanteries lourdes et cordiales, déborde en franches lippées.

Mais voici que Manus, le fils du vieux bourgmestre Vliebergh, — le solide gars que le parti de Rock tenait pour son champion, — Manus, l'ennemi personnel de Derbat, l'étranger, s'éprend d'une passion fougueuse pour Julie, la sœur de ce Derbat. Et cette passion lui fait tout oublier, jusqu'à la parole qu'il a donnée à cette suave petite Mina, dont le cœur est et reste tout à lui... Et les événements se précipitent, bientôt tragiques. Derbat a fait défense à sa sœur de revoir son amant.

Mais Julie, que l'ardeur de Manus a gagnée, passe outre. Elle assigne à Manus un nouveau rendez-vous... Mina, la pauvre délaissée, a appris que Derbat profiterait de ce rendez-vous pour assouvir, sur Manus et sa complice, sa vengeance et sa jalousie. En vain elle tente de dissuader son ancien fiancé de sortir de chez lui, au soir fixé. N'y réussissant pas, elle parvient dans les ténèbres à tromper les yeux de Derbat qui lui envoie le coup de feu destiné à Julie. Le récit se ferme sur les obsèques de cette petite sainte, dont le sang pur a rougi la bruyère et dont la mort éteint les vieilles haines.

Après vingt-sept ans, je viens de le relire, ce roman de la Campine. Il m'a charmé et ému plus qu'au premier jour. Oui, c'est une œuvre de vérité et de beauté qui défiera le temps, car jamais sans doute, la vie de ce vieux terroir ne fut traduite de façon plus directe et avec une ordonnance littéraire plus parfaite.

Je crois pourtant que vous lui préférez vous-même, — mais l'auteur n'est pas le meilleur juge de son œuvre, — un livre de sept ans plus jeune, cet *Inconnu tragique* qui est, je le reconnais, d'une recherche plus rare et où le sens de la mystique campinoise se révèle plus pénétrant, à tel point que des docteurs ès sciences psychiques y trouveraient sans doute ample matière à leurs études et à leurs gloses.

C'est un ouvrage moins composé, — il s'agit d'une série de nouvelles, — mais dont l'objet reste unique. Vous l'avez consacré aux puissances occultes, aux forces subconscientes qui possèdent les terriens et envoûtent parfois leur volonté. Il y règne une inquiétude continue. Il y plane la hantise d'un pouvoir fatal sous lequel ploient les êtres et les choses. L'épidémie qui décime les bêtes et répand l'angoisse dans les chaumières, l'innocent qu'on dit être possédé du démon, la passion de la terre, les nuages chargés de menaces, les amours sombres et sanglantes, la naïveté des prières, les cris venus d'on ne sait où dans la nuit, « les marais qui paraissent blêmes sous la lumière laiteuse qui tombe d'un ciel bas », — les scènes et les drames dont cette œuvre est faite reflètent des mœurs et des sorcelleries lointaines et qui disparaissent. « Les âmes, avez-vous écrit, s'apparient sans le savoir à la couleur de l'atmosphère, et c'est pourquoi, quand les campagnes restaient livrées à elles-mêmes, isolées avec leurs forces sourdes, au fond des plaines, c'est pourquoi respirait ici une vie secrète, une ardeur cachée que trop de nouveaux venus, trop de passants étrangers ont à jamais déchirées ». C'est dans un tel livre, Monsieur, et dans certaines des pages que vous avez publiées tout récemment, que les générations de demain chercheront sans doute, comme dans les toiles de Jakob Smits, le visage et l'âme d'une contrée longtemps marâtre et primitive, pays d'instincts violents et de cœurs ingénus, mais dont le mystère,

chassé par l'or, le fer et le feu des civilisations, s'envole aujourd'hui, comme à tire d'aile.

* * *

On vous croit né à Lummen, Monsieur. Mais ici, la légende est en défaut. Lummen ne vous a définitivement accueilli qu'aux jours de votre adolescence, et c'est à Scherpenberg, dans la banlieue de Tongres, qu'il nous faut chercher votre berceau. Est-ce par reconnaissance pour la vieille cité d'Ambiorix, où, tout enfant, on vous menait à l'école de sœur Marie et où vous avez plaidé vos premiers et derniers procès d'assises, est-ce par quelque besoin de diversion à vos œuvres rustiques que vous vous êtes avisé, au moins à deux reprises en votre vie, d'étudier les gens et les choses de la ville ? Une fois, ce fut dans un très curieux roman bourgeois qui s'appelait, quand il fut publié d'abord par *Durendal* : *Bonnes gens dans leur petite ville* et auquel vous avez donné, lorsqu'il parut en volume, un titre où je ne retrouve plus la même sensibilité voilée d'une indulgence un peu ironique : *Les Gens de Tiest*. Une autre fois, ce fut dans un roman mondain, d'une tonalité non moins discrète et qui s'intitule : *Un cœur timide*.

Cette petite ville de Tiest, dont vous nous révélez les aspects et les manies, l'atmosphère un peu terne, le décor un peu suranné, cher aux archéologues, l'existence traditionnelle où quelque fièvre s'éveille à peine aux jours des marchés, des processions et des élections, je ne trahirai aucun secret, n'est-ce pas, en l'appelant de son vrai nom et en rendant hommage, en sa personne, à la doyenne de nos cités belges. Aussi bien, Tongres s'est reconnue sans peine en votre miroir, avec la tour gothique et massive de sa collégiale au trésor fameux, avec son ancien Béguinage au tilleul vénérable, sa place du Tribunal, sa Grand-Place où le balcon de la Société Littéraire surveille la statue du roi des Eburons, avec sa rivière qui coule, comme à regret,

vers la Meuse devenue hollandaise. Elle s'est reconnue et ne vous a pas gardé rancune de l'avoir si joliment croquée.

Il ne s'agissait plus cette fois, pour peindre « cette vie simple, aux travaux ennuyeux et faciles » de choisir sur votre palette les couleurs violentes qui vous servent à broser les grands tableaux de vos paysages campinois. Vos tons se sont amortis jusqu'aux nuances et aux demi-teintes, jusqu'aux camaïeux et aux grisailles, ainsi qu'il convenait pour peindre des événements sans éclat vécus par des provinciaux prudents, réfléchis et qui s'accrochent volontiers de quelque routine. Et cette harmonie de la forme et du fond compose un roman d'un parfum un peu éventé, mais délicat à souhait comme la bergamote ou la lavande. La raillerie n'y est jamais qu'à fleur de peau. On devine au contraire vos sympathies foncières pour les personnages et les incidents dont est fait ce charmant ouvrage :

Le vieux professeur à la retraite, amoureux de son clocher, — l'ancien commandant pensionné qui vit désabusé et un peu grognon entre sa pipe et ses deux vieilles sœurs, demoiselles de bonne famille, de haute dévotion, l'acariâtre tante Zoé et la délicieuse tante Rose, — les notables un peu compassés qui se réunissent à des heures immuables au local de la « Société », et que les élections communales ou les rivalités de paroisses peuvent seules, de loin en loin, tirer de leur torpeur, — leurs femmes et leurs filles, pardon ! leurs « dames » et leurs « demoiselles » qui prodiguent à des œuvres diverses la charité dont leurs conversations sont plutôt avares, — les servantes qui vivent si longtemps dans l'intimité d'une famille qu'elles finissent par en faire partie, — les petites promenades coutumières sur les remparts, — les réunions chez M. le doyen, — les « beuveries » où s'ébauchent les combinaisons de la politique, — le bourgmestre au verbe haut et à l'accueil facile, — son fils qui nuit un peu à la popularité paternelle en portant

la « raie » trop bas dans le cou, — le substitut mondain, dont la tenue sent l'exilé des grandes villes, — l'étudiant échappé de Louvain qui, tout d'abord, se trouve à l'étroit en sa petite ville et va se heurter, comme un oiseau capturé, à tous les barreaux de sa cage, puis s'habitue à son milieu, se laisse conquérir par la vie domestique et ne tarde point à perdre ses folles illusions et à prendre du ventre, poète métamorphosé en notaire...

Toute cette galerie, vous la dessinez d'un trait juste et sobre, sans viser à la charge, sans soupçon de malveillance. Et je ne résiste pas au plaisir de me rafraîchir un moment avec vous, au charme si reposant de ces vertus bourgeoises :

« Il y avait huit ans déjà que M. Demans était revenu dans sa bonne ville, après avoir obtenu sa mise à la retraite. On s'étonnait de découvrir chez lui si peu de traces de son ancienne profession. Une certaine morgue paraît inhérente à la qualité d'inspecteur de l'enseignement. L'habitude du commandement, la satisfaction de se voir respecté et obéi et d'entendre les flatteries des maîtres d'école en peine d'avancement devaient, semble-t-il, marquer définitivement un homme. Rien de tel ne paraissait dans la voix, le maintien, les habitudes de M. Demans. A cause de sa simplicité, on avait hésité à lui attribuer des mérites. Il n'en imposait pas du tout, mais les gens qui le connaissaient bien lui accordèrent leur sympathie, ils sourirent devant ses manies, se complurent à son affabilité et reconnurent ses qualités de droiture et la dignité de son existence modeste ». Voici M. Demans, chez lui, dans son intérieur de vieux garçon :

« Tandis qu'il se reposait, une bonne vint mettre le couvert au bout de la table, ayant un peu repoussé les paperasses. Elle ne s'étonna pas de voir son maître prostré comme un malade qui se serait assoupi après une crise :

— Monsieur, votre dîner est servi !

« Elle secoua Demans. C'était une forte fille, à laquelle ses quarante années n'enlevaient pas la saveur de ses joues rouges, de sa taille riche et solide. Son idéal intime ne ressemblait point à celui de Demans. Sur la table, des pommes de terre fumaient, une carbonnade exhalait un odeur citronnée. Demans gagna la chaise que la servante plaçait en regard d'une assiette. Il mangea posément, il écouta d'une oreille complaisante Barbe, qui le mit au courant de ses dépenses. Cette servante lui sembla précieuse ; après une série de domestiques dont il fut obligé de décliner les services, à cause de leur manque d'économie, il crut avoir trouvé la bonne ménagère.

« M. Demans vivait de petites rentes... Mais il n'avait jamais éprouvé avec amertume que sa situation fût modeste. Dans les cadres de carton bleu et or, les anciens Demans, aux visages placides d'honnêtes gens, pouvaient le contempler et reconnaître sûrement, — puisqu'ils étaient au ciel, — une âme pareille à la leur. »

M. Demans est tout possédé d'un rêve : celui de voir la tour de l'église primaire au sommet carré, se prolonger et s'achever dans l'élanement d'une flèche palpitante. Il a cette folie... Il en a une autre.

C'est une vieille passion, respectueuse et muette, pour M^{lle} Rose Aubrie qui, elle aussi, n'est plus toute jeune... M^{lle} Rose l'a bien devinée, — ces choses-là se devinent toujours...

Mais plus tard, lorsque la sœur aînée aura disparu, l'aveu, le grand aveu, leur échappera à l'un et à l'autre comme à leur insu, dans une scène finale qui respire toute l'émouvante douceur d'un beau soir d'automne.

* * *

J'aime moins, Monsieur, je vous l'avoue sans fard, votre autre roman intra-muros : *Un cœur timide*. Certes, les élans et

les scrupules amoureux de votre jeune hobereau hesbignon, les façons de vivre d'une « bonne société » qui paraît douée parfois de plus de sentiments que d'intelligence, les types et les méthodes de la politique locale, tout cela nous est rendu avec un art attentif et un tel bonheur d'expression que le lecteur se surprend à s'écrier de page en page : « Comme c'est cela ! » Mais il me semble bien qu'ici le « flou » de votre héros, l'intérêt qui se disperse en des tableaux trop variés et trop courts, et surtout l'artifice du dénouement accusent plutôt un jeu auquel vous vous êtes divertie comme nous que le souci d'une analyse psychologique profonde et d'une ordonnance définitive.

Il reste en tout cas une telle vérité d'observation et une si plaisante qualité d'esprit dans toutes ces petites scènes et aventures dont vous nous faites les honneurs : une chasse, un dîner, un bal, une kermesse, une élection, que votre *Cœur timide* vaut, dès aujourd'hui, comme un document très précieux et peut-être unique pour servir à l'histoire d'un coin de notre vie provinciale d'avant la guerre.

* * *

Vous voici assez loin de Lummen. Vous allez vous en éloigner davantage... Car vous ne résistez pas au désir de courir un peu les grands chemins, et cette fois, vers les pays du soleil. Voici que vous découvrez le grand jardin de la France et puis tous les prestiges de l'Italie : les collines du Rhône et celles de la Toscane, l'éblouissement de la lumière méditerranéenne sur les quais de Gênes et de Naples, les reflets de l'antiquité et de la Renaissance sur les chefs-d'œuvre de Rome et de Florence. Une fois encore, comme au temps du grand Pierre-Paul, c'est l'aventure du Flamand qui, pèlerinant en terre latine, y reçoit le coup de foudre révélateur d'une beauté qu'il ne soupçonnait pas.

Ce livre de 1909, que vous intitulez : *Ailleurs et chez Nous*, est riche de notations vraies et spirituelles. J'y relève en passant ce goût un peu pervers que vous professez pour les acrobates, les gymnasiarques et les dompteurs et qui vous amène à comparer le travail des muscles chez l'athlète et les jeux du style chez l'écrivain. Vous en parlez avec science, Monsieur. Mais l'instant d'après, avec quelle émotion, toute éprise de mesure et d'harmonie, plus encore que de force, vous nous promenez dans cette douce France, où votre vie intime a su cueillir la fleur du bonheur domestique. Ce n'est point pour oublier votre humble Campine que vous avez vagabondé de la sorte, c'est pour lui rapporter en don et y enraciner dévotement, ainsi qu'on greffe la rose sur l'églantier sauvageon, les plus charmantes traditions de la grâce et de l'esprit français. Tout au long de ce livre de voyage, le souvenir de votre terre murmure à la cantonade, comme un leit-motiv obstiné. Et tout de même que le sonnet fameux de Joachim du Bellay, elles s'achèvent, ces impressions d' « *Ailleurs et chez nous* », par un hymne de fidélité fervente à vos dieux lares retrouvés.

* * *

Vient l'inoubliable été de 1914. A la fin de juin, vous rentrez, Monsieur, d'une excursion en Ecosse. Dans votre livre : *A côté de la guerre*, qui est vraiment une des plus saisissantes chroniques de ces temps-là qui se puissent lire, vous nous décrivez très exactement quel était l'état des esprits, dans votre coin de Belgique, pendant les semaines qui précédèrent l'explosion.

Les querelles du forum y avaient troublé l'atmosphère, aigrissant encore des préventions contre le métier des armes, héritées des régimes anciens. Puis, quand, en une même surprise, éclatent l'offre outrageante de l'Allemagne et la réponse

du Gouvernement du Roi, ce fut, dites-vous, « comme un dé clic forcé, comme une puissance intérieure qui, libérée, dominait tout-à-coup les sens et les nerfs. » Le départ des jeunes gens, les premières réquisitions, le peuple en prières dans les églises, les fausses nouvelles, les illusions folles, les alternatives de témérité et de panique, les canons de Liège, puis les avant-gardes de uhlans, le flot des populations chassées du front, le combat de Haelen, l'invasion débordant dans les moissons inachevées, la fureur teutonnes, les vociférations et les menaces, le feu aux maisons, des récits où le sublime jaillit tout d'un coup : telle cette nuit dans les bois, pendant laquelle des religieuses, en crainte de la soldatesque, distribuent les hosties saintes aux enfants qu'elles ont soustraites à la formidable ruée. Tout cela, toutes ces réalités quotidiennes que le bourgmestre de Lummen et le chef de famille ont si intensément vécues, vous les relatez sobrement, sans rien qui sente la littérature et moins encore la mise en scène. Quand la première trombe est passée, un lourd silence s'abat sur votre Campine : les visages sont fermés, mais les cœurs battent à se rompre. Tandis que la nature continue son œuvre de vie, l'âme humaine se révèle, là comme ailleurs, avec ses grandeurs et parfois ses faiblesses. Au jour le jour, — lorsque le conseiller respecté et écouté que vous êtes, a fini sa tâche, — vous notez, comme tant d'autres l'ont fait à ce moment, les épisodes et les façons de vivre dont vous êtes le témoin. « Qu'eussé-je fait ? écrivez-vous » « Les ailes de la chimère » ne s'essorient pas à travers notre ciel tragique. Je me trouvais incapable de créer des fables au milieu de ces impitoyables réalités, et même tout ce qui était étranger à la préoccupation dominante de ce temps, me paraissait méprisable et, pour tout dire, indigne de notre âme. Alors, les jours, les semaines, les mois allaient et passaient, et nous allions aussi vers un but, vers une issue, avec

des sentiments tendus, des pensées intransigeantes, d'implacables vœux... Croyez-vous à la possibilité de rêver en dehors de ces rudes contingences ? »

Dans ce livre simple et véridique, il est telles pages qu'il est impossible de lire d'un œil sec. C'est le massacre et la chute lourde de vos vieux arbres où s'enchaînaient les souvenirs des générations. C'est surtout cet enlèvement des déportés, à Hasselt, en ce soir de décembre 1916, parmi les cris de colère et les hurlements de haine de la foule, et ces chants patriotiques qui s'éloignent vers un affreux exil avec le train des victimes. Par la nuit froide, vous rentrez au Burg. « Assis près de moi, dans la carriole, un vieux paysan affirmait : — Ils crient encore ! vous les entendez ?... Peut-être que, cette fois, des voix sortaient de la terre ». Puis les échos incertains des grands combats à l'Ouest, des deuils atroces et glorieux qui vous meurtrissent, les discussions, chaque jour renouvelées, avec les officiers et les agents ennemis.

Le 13 février 1917, sur votre refus d'autoriser la démolition des ruines du village, vous voici prisonnier. « Il y avait de la douceur dans l'air, dites-vous, sinon dans les manières de mon gardien. Je portais allègrement mon petit paquet, le Boche courait à côté de moi ». Et désormais, tout le récit, maintenant qu'il ne s'agit plus que de votre propre peine, est dans ce ton. Oserai-je dire qu'à partir de cette date, pendant cette captivité qui devait durer six mois, votre livre atteint souvent à une drôlerie intense, par le contraste de votre conscience tranquille aux prises avec un régime de terreur où s'exerce impitoyablement votre sens critique. En vain, cette captivité vous entraîne de Hasselt à Aix-la-Chapelle, puis à Clèves, puis à Sennelager, parmi les grossièretés et les outrages, tantôt dans d'ignobles cachots, tantôt dans des compagnies suspectes ou repoussantes, bousculé, rudoyé, dépouillé de tout, réduit à la soupe aux poissons, n'en recevant même pas toujours

votre pitance, comme ce soir d'hiver où vous entendiez autour de vous les voix monter de cellule en cellule, de plus en plus nombreuses et pressantes : « J'ai faim ! J'ai faim ! J'ai faim ! » et que vous vous mêliez à ce concert ! Votre endurance, que dis-je, votre bonne humeur ne veulent pas se laisser vaincre.

A chaque étape de ce calvaire, vous aviez à changer de vêtements ou de livrée. Vous voici à Clèves, sommé par un gros homme en tunique bleue, d'avoir à vous habiller à la mode du lieu.

« Je m'introduisis dans une chemise d'un court, d'un court... pour ma grande taille ! Il n'y en avait pas d'autres, en ce moment ». Le choix du pantalon présenta bien des difficultés. Tous m'arrivaient au milieu du mollet et je ne les bouclais qu'en me comprimant le ventre. L'employé qui assistait l'Ober, dit à mi-voix :

— Dans peu de jours, vous bouclerez facilement votre culotte. Il suffit d'attendre...

« Le gilet et le veston n'allaient guère mieux. Les manches de la veste ne recouvrirent que la moitié de l'avant-bras. Avec ça, j'ai un tour de tête énorme, et on m'affubla d'une casquette pour enfant. Elle n'avait prise que sur le sommet du crâne. Je m'aperçus dans une glace, et complété par mon monocle, je vous assure que j'étais réussi ! »

Mais basta ! Vous vous accommodez de tout cela, et du froid qui vous empêche de dormir, et des potages qui étaient « d'un clair à donner le frisson », et d'une sérieuse maladie d'estomac que les garde-chiourmes s'obstinaient à guérir par des douches répétées. Vous vous consoliez en rencontrant parfois, dans quelque salle commune, où vous étiez alignés le nez contre le mur, l'un ou l'autre Belge de bonne race comme vous-même et en vous associant gaîment, au camp de Sennelager, au furieux charivari qui y salua la visite d'un des sinistres traitres dépêchés par Berlin pour vous haranguer.

Par exemple, pour le n° 123 « Die monokel » que vous étiez devenu, la littérature avait tort. A Aix, vous vous plaigniez de vous être vu attribuer pour nourriture intellectuelle une *Histoire des Croisades* aussi assommante que compacte. Au camp, c'est pis encore ! Un jour, le mot tant attendu « Packete » vient retentir jusqu'à votre cellule.

« Je m'entendis appeler.

» La feuille à signer, et voici le paquet.

» Il est petit, mais lourd...

» Ah ! tonnerre ! Ce sont des livres ! C'est un envoi de livres !

» Lorsque je repars dans le couloir, la déception et la honte me brûlent les joues. Je suis aussi furieux que confus. Des livres ! quelle ironie ! Des livres ! »

Et puis, après tant de misère, tout d'un coup la délicieuse surprise d'être libéré et de rentrer chez soi.

« — Revenir après six mois, disait-on, c'est avoir de la chance.

« Je pensais que le monde est beau. Jamais, je n'avais été, à ce point, mêlé aux choses qui finissent et recommencent ».

Et vos souvenirs achèvent de se dérouler avec une émotion qui se contient, qui se domine, sauf à s'exalter jusqu'aux larmes, en accueillant le premier soldat victorieux, au lendemain de l'armistice. « Il me semblait que j'étreignais, dans la personne de mon héros, celui qui, non seulement avait sauvé le pays de la mort, mais celui grâce auquel l'avenir allait rayonner, magnifique ! »

* * *

Le cyclône est passé... Dans votre Lummen libéré et bientôt reconstruit, votre existence retrouve, — ou à peu près, son ancien diapason. Mais votre pensée s'est faite plus grave, votre style plus dépouillé. Il n'a plus cette exubérance et ces courus-

cations que Georges Eekhoud signalait dans votre ouvrage de début et dont lui-même n'était pas exempt. Ces tonalités violentes appartiennent à la jeunesse d'un écrivain ou d'une littérature. Chez nous, elles s'expliquent aussi, je crois, par les leçons que les premiers venus dans nos Lettres, comme Decoster, Lemonnier, Verhaeren, Eekhoud, Demolder ont demandées à nos grands peintres flamands. Vous avez évolué, et aussi votre métier, non plus à l'école des maîtres, mais à l'école de la vie. En toute simplicité, de plain pied avec le lecteur, voici que votre esprit s'analyse. Il s'interroge loyalement en ce beau livre, votre dernier-né, *Sous les yeux et dans le Cœur*, que je tiens, avec votre *Bruyère Ardente*, pour le plus représentatif de votre œuvre. Il n'accuse, ce livre, ni une enflure, ni un coup de pouce, à peine, de temps à autre, une légère transposition des faits sur le mode lyrique. « Je l'ai écrit, dites-vous, parce que les choses et les gens d'ici me font déborder le cœur, parce que mes yeux retrouvent une fraîcheur de jeunesse en face des tableaux perpétuellement renouvelés de ma Campine, parce que l'écrivain que j'avais rêvé d'être, en demeurant fidèle à ses origines, obéit sans doute à Dieu ». Quelques contes, quelques nouvelles se mêlent, sans ordre apparent, à des chapitres qui ont le ton de la causerie, mieux de la confidence. Voici de petits drames tout pénétrés de mystère, de la même inspiration que l'*Inconnu tragique*, mais d'un grain plus serré et comme plus âpre. Voici de plaisantes scènes rustiques, dont votre œil amusé a certainement suivi et noté les péripéties réelles : la farce de la « Beffe », « l'Hercule de village » ; le « Beau Suisse », dont la plastique avantageuse, moulée par le bel uniforme jaune papalin, porte l'émoi et le trouble dans la paroisse. Mais voici surtout des méditations ou des confessions d'un accent nouveau et où s'exprime l'abondance du cœur.

« Voici un livre qui te chante, et rechante, ô ma contrée !

Par un singulier destin, les hommes qui te peuplent et respirent entre ces pages ne te liront jamais ! Oui, mes Flamands attachés à la glèbe, au point que penchés sur le sillon, on ne les distingue pas du sol, ceux-là, enfermés dans leur langue natale, ceux-là même ignoreront le plus complètement ma frémissante dévotion ».

Vous vous arrêtez un moment à cette antinomie, que des querelles extra-littéraires n'ont pas manqué d'exploiter contre vous, sans parvenir d'ailleurs à saper la confiance dont vous entoure une population reconnaissante. Pourquoi n'écrivez-vous pas vos livres en cette langue flamande que vous maniez avec aisance et dont vous savez goûter aussi le génie ? Pourquoi ? Parce que, dans cette marche de l'ancien Pays de Liège qui s'appelle aujourd'hui le Limbourg, la tradition de nos deux langues vous demeure chère comme à bien d'autres et que d'ailleurs aucune des deux, nulle part, en notre pays, ne doit être appelée une langue étrangère. Parce que, authentique Flamand que vous êtes, vous aimez avec ferveur notre langue française, qui sonne clair, qui est tout imprégnée de vieille et noble civilisation et sans laquelle toute éducation intellectuelle demeure infirme par quelque endroit.

Et voyez combien vous avez raison de répudier un reproche aussi inconsidéré ! Grâce à vos écrits, à vos conférences, le renom, la beauté et la gloire de votre coin de terre ont rayonné au loin. Obéissant à votre vocation d'artiste, vous en avez, mieux qu'aucun autre, dévoilé et exalté l'âme et la poésie. Vous les avez fait connaître, comprendre et aimer par des milliers de cerveaux et de cœurs qui, sans vous, les auraient toujours ignorées. Ce qu'Erckman-Chatrion a fait pour l'Alsace, ce qu'Alphonse Daudet a fait pour la Provence, vous l'avez fait, — à votre façon, — pour la Campine. Cette terre et ceux qui l'habitent, qui voudrait, à moins d'être leur ennemi, les priver de leur Virrès et de son œuvre ?

Cette chance heureuse dont le Limbourg vous est le débiteur, le Limbourg l'appréciera chaque jour davantage. Déjà, il est fier de vous. Et l'ovation qui, à Hasselt, fit écho en janvier dernier au choix de notre Compagnie n'est que le prélude, je vous le prédis, du juste renom que vous réserve la postérité.

* * *

Là-bas, jusqu'au fond de vos garigues et de vos bruyères farouches mais où bruissent les abeilles, vous avez défendu le prestige de la langue française et de sa douce clarté. En retour, ici, vous nous apportez quelque chose de l'air de là-bas, le grand souffle du large qui féconde vos bois et vos champs.

Les citadins que nous sommes pour la plupart, éprouvent toujours la vérité du vieux mythe d'Antée, qui récupérerait force et vaillance rien qu'à toucher le sol patrial. Quoi qu'ils en aient, ils sentent bien qu'à s'éloigner de la nature, il leur manque quelque chose. Cette nature, comment ne se réjouiraient-ils pas de la retrouver à la fois en votre exemple et en votre œuvre, non pas sous la forme de vaines pastorales et d'artificielles berquinades, mais avec toute la vérité saine et rude de la vie des champs vécue sous le grand ciel, et où la nature se livre tout entière dans le jeu des saisons et les gestes primitifs des hommes.

Ce n'est point ici le lieu de montrer tout ce que la race terrienne vaut de bienfaits, au point de vue économique et social, pour une nation dont elle demeure la base et la réserve. Mais il ne m'est point défendu sans doute de saluer, en finissant, ce qu'elle représente pour l'honneur de nos lettres et de nos arts.

S'il existe une littérature belge, — avec une originalité propre, — c'est celle qui puise directement ses inspirations aux sources profondes de notre sol, sous les aspects et les mœurs du pays flamand ou wallon. Vous retrouverez ici,

Monsieur, au nombre de vos confrères, des romanciers, des conteurs et des poètes qui en ont, comme vous, fait la preuve et dont le génie, tout comme le vôtre, a élu son domaine en quelque canton de notre terre et de notre peuple. A les coudoyer ici ces confrères, votre Campine voisinera avec la Hesbaye, le Condroz, l'Ardenne, le Pays noir. Avec eux, en dépit d'autres sentiments ou d'autres accents, — divers comme le sont nos régions si variées sur un si petit espace du globe, — vous vous reconnaîtrez un certain air de famille, auquel, plus perspicace souvent que nous ne le sommes, la critique étrangère ne se trompe point.

Mais il est temps de me résumer afin de vous laisser la parole à vous-même.

Vous avez, Monsieur, servi et glorifié votre Campine, en la faisant vivre dans vos beaux livres.

Vous avez accru d'une richesse personnelle et nouvelle le patrimoine de nos lettres.

Vous aviez donc tous les titres d'être admis dans cette Académie royale de langue et de littérature françaises.

Voilà, Monsieur, ce qu'il m'a été bien agréable de vous dire et ce qu'il était vraiment superflu de démontrer.

Discours de M. Georges VIRRÈS

Les honneurs sont, paraît-il, le privilège de l'âge, et pourtant la cérémonie d'aujourd'hui m'apporte comme une impression de rajeunissement, tant il est vrai que le passé, toujours vivant, commande chez moi l'existence.

Vous voyez un provincial, demeuré très près de ses origines, et assez intimidé à la pensée de prendre officiellement place dans votre compagnie, et de reconnaître pour ses pairs des hommes dont, depuis toujours, il admire profondément les œuvres. Ceci — pourquoi le cacherais-je ? — ne va pas sans quelque fierté. Mais comment justifier pareille faveur, même après un discours qui résonne délicieusement dans mon cœur, où ne devrait régner que la confusion ?

Et mes regards se portent en arrière, et je m'interroge, et tout ce que je découvre me paraît normal, sagement enchaîné, d'une ligne traditionnelle, alors que je succède ici à cet indépendant absolu, à ce fougueux irrégulier, à cet artiste si violemment dressé contre la commune mesure, le mort d'hier, notre inoubliable Georges Eekhoud.

Un instant, je voudrais saisir l'occasion de relier un peu de ce qui fut à l'heure actuelle, et de me revoir tout de suite sur les bancs d'une classe de rhétorique, lisant derrière les gros dictionnaires gris de Quicherat, un petit livre qui s'appelait *l'Amiral*. J'avais été troublé, au logis, en apprenant que Georges Rodenbach, dont un journal révélait les vers et le nom, était un poète de Flandre, et à peine sorti du collège, entre deux cours de philosophie à l'Université, je dévorais *Un Mâle*, et découvrais la beauté apparente du monde. Je n'avais vu la littérature, qui me paraissait le plus grand

bienfait du ciel, qu'à travers les chefs-d'œuvre des maîtres français, et de penser qu'il y avait chez nous aussi des hommes touchés de la grâce d'écrire, me paraissait merveilleux. Dès ce moment, aucun sort ne fut capable d'égaliser celui-là.

La forêt romantique et naturaliste de Cachapès m'avait apporté la révélation. *Kees Doorik* ne provoqua point, dès le premier contact, pareil enthousiasme. L'œuvre était plus âpre, d'un abord moins aisé pour le novice que j'étais. Mais l'occasion me fut donnée de confronter la réalité et la fable, de coudoyer des personnages pareils à ceux du robuste romancier et la véracité et la fraternité humaine de ces pages me pénétrèrent pleinement. Je dis la véracité, car avec *Kees Doorik* nous restons dans un milieu que le génie de l'écrivain n'a pas formellement transposé. Le sol ferme demeure sous nos pas, le vent qui nous souffle à la face n'apporte que les vivifiantes odeurs du labour ou de la bruyère.

Aussi bien cette histoire avait-elle été cueillie à même la nature et tout portait à croire que son auteur était quelque solide fils des Polders ou de la Campine, quand un biographe, M. De Geynst, apprit aux admirateurs du nouvel écrivain, que Georges Eekhoud, issu d'une famille de vieille bourgeoisie, avait vu le jour au cœur d'Anvers, dans l'une des rues qu'ombrage la cathédrale. A l'âge de six ans, l'enfant perdit sa mère, et quelques mois plus tard son père la rejoignit. L'orphelin fut placé par son tuteur dans un institut international de Suisse, où il reçut une éducation toute française. Malgré son application à l'étude et la nouveauté et la beauté des paysages alpins, la pensée du jeune collégien revenait d'instinct à sa ville natale, à sa province, aux sites agrestes, qu'il avait entrevus. Ces années d'exil furent les excitatrices de ce sentiment qui devait aller en grandissant chez lui : l'amour, ou mieux la passion, bientôt jalouse jusqu'à la brutalité, de son coin de terre flamande.

Nous avons devant nous un adolescent déjà nostalgique. La chaude atmosphère familiale n'est plus pour lui qu'un souvenir, chaque année qui passe l'a davantage replié sur lui-même. Sa mère, douce confidente, et qui était une créature d'élite, habite l'invisible, le chef de ce foyer patricien est parti avant d'avoir pu marquer de son empreinte morale le fils de sa chair. Il est chez des étrangers et, si l'étude d'un Shakespeare le soulève et le soustrait momentanément à ses douloureux regrets, elle dépose aussi le ferment de l'exaltation dans sa jeune poitrine.

C'est avec fièvre qu'il retrouve Anvers et la campagne environnante à son retour de Suisse. Il a dix-sept ans et tant d'émoi lui gonfle le cœur ! Les choses, à ses yeux, s'embellissent chaque jour. Ah ! Comme il sent s'épanouir sa jeunesse ! Un besoin d'épanchement le presse, des voix chantent ; l'inspiration l'a visité, il compose des poèmes.

Cependant la famille veille, et a décidé de soustraire Eekhoud à ce penchant chimérique et de lui faire prendre le chemin de l'école militaire, dont un brillant examen va lui ouvrir les portes. « L'étude des hautes mathématiques, écrira plus tard notre auteur, devait contribuer à m'inspirer l'amour de la concision et de l'action rapide ». Mais qu'il est donc comprimé entre les murs de l'école, cet assoiffé de liberté et d'espace ! S'il travaille, son caractère assez entier déjà, ne supporte qu'avec peine la discipline de l'endroit. Il a les nerfs à fleur de peau et ne laissera pas échapper l'occasion de prouver qu'on s'exposerait en le bravant. Malheureusement, celui qui en fournira la preuve est un vieil ami de collègue, Camille Coquilhat, qui laissera un nom dans l'histoire de notre colonie. D'une nature chevaleresque, ce compagnon était allé, en 1870, se battre pour la France, et Georges Eekhoud avait été le seul confident de cette noble équipée. Peu importe ! A l'École existe une rivalité déjà ancienne

entre les armes spéciales auxquelles appartient Eekhoud et les armes simples dont fait partie Coquilhat. Ce dernier s'est permis quelques plaisanteries à l'égard de son vieux camarade, qui ne les supporte que tout juste. L'autre s'obstine et lance au réfectoire, une boulette dans l'assiette d'Eekhoud. La mesure est comble cette fois et l'insulté exige une réparation. Les jeunes gens se battirent, nous a raconté M. De Geynst à qui l'on doit ces détails, nus jusqu'à la ceinture, dans la neige, un jour de mardi-gras. L'arme choisie était le sabre. Eekhoud fut blessé au bras.

Je ne prétendrai pas qu'il y eût là matière à verser du sang, toutefois le trait fait bien dans la préface de cette vie ardente, et on ne s'étonne pas de voir le muscle entrer en jeu chez cet impulsif dont les forces intérieures ne sont plus domptables. C'en est fait, il quitte l'école avec tapage, revient à Anvers, se jette à corps perdu dans l'aventure. La vie s'offre, il la prend, il la viole. Ses vingt et un ans s'embrasent. Dans cette fougue passe, par à-coups, le souffle de l'art. Les grands musiciens l'attirent, le retiennent, mais ne retardent guère la dilapidation de l'héritage de ses parents, et il serait sur la paille si sa grand'mère paternelle ne le recueillait. Pleine d'indulgence, elle paye ses dettes et lui permet de recommencer. Quand la bonne aïeule mourut, elle laissait à son petit-fils une fortune, grâce à quoi il put réaliser l'un de ses plus chers désirs : vivre librement à la campagne, dans cette campagne des Polders, et associer le peuple à son existence, en ressuscitant autour de lui les kermesses de nos vieux peintres. Le gentilhomme campagnard s'installe à Cappellen, parcourt la bruyère à cheval, environné de sa meute, et de retour au castel, convie les fermiers, les petites gens, aussi quelques bourgeois d'Anvers, à danser et à boire largement en son honneur. Ces fêtes se renouvelleront tant qu'il y aura moyen d'y subvenir.

Un matin, qui ne se fit pas longtemps attendre, — c'était le 1^{er} mai 1881 — Georges Eekhoud prit le train de Bruxelles, porteur d'une recommandation pour *L'Etoile Belge*, qui l'agréa en qualité de chroniqueur musical et le garda jusqu'à sa mort.

Entre deux bordées dans les quartiers maritimes d'Anvers, comme au lendemain de ses déduits rustiques, Eekhoud rejoignait la Poésie, si bien qu'il avait à son actif trois volumes de vers quand il arriva dans la capitale. Cependant, la prose « mâle outil » paraissait mieux appropriée à ce tempérament viril, et Max Waller, le premier, présagea la magnifique carrière du romancier et du conteur. Malgré maintes strophes heureuses, ni *Myrtes et Cyprès*, ni les *Zigzags poétiques*, ni les *Pilloresques* n'eussent assuré à l'écrivain le grand nom qu'il acquit et mérita dans nos lettres françaises.

C'est chez Camille Lemonnier que les Jeunes-Belgique le rencontrèrent, aux débuts de notre renouveau littéraire. Cet inconnu les attirait et les inquiétait à la fois. Il paraissait cordial, il souriait, il s'abandonnait et le lendemain on ne retrouvait plus le même homme. Brusquement hérissé, un pli entre les yeux, Eekhoud n'entendait pas ses interlocuteurs ou du moins ne leur répondait plus. Et pourtant telle était déjà la séduction ambiguë de sa personnalité, que ses rebuffades ne décourageaient pas. On avait le sentiment que ce bourru était d'espèce peu banale, et le pressentiment de sa valeur planait en quelque sorte sur le groupe de ses premiers frères d'armes. Ils ne se trompaient pas : lorsque *Kees Doorik* parut en 1884, l'œuvre étonna et subjuga. On se trouvait en présence d'un écrivain sans attaches avec quelque maître connu, le roman était profondément original, écrit d'une plume ardente, dans une langue faite pour surprendre les puristes mais qui serrait de près la réalité flamande. Un art plastique en même temps que pictural se révélait ici, et

surtout parurent neufs et prenants l'accent et l'intensité de l'émotion. Le romancier se donnait, se livrait, corps et âme, sans aucune restriction dans ses effusions, et ses personnages, pleins de passions comme leur auteur, devenaient les protagonistes de sa pensée. Tel fut son début. Le livre passa presque inaperçu dans le gros public ; pour les artistes, ses égaux, ce fut une révélation magnifique.

Cet écrivain, si hardi et si neuf, admirait depuis toujours l'idyllique et élégiaque Henri Conscience, et lui avait consacré une étude dans l'affection et le respect. L'amour d'un même terroir rapprochait ces deux hommes, alors que leurs tempéraments respectifs les mettaient à cent lieues l'un de l'autre, dès qu'ils se réalisaient dans une œuvre. L'hommage rendu par Eekhoud au patriarche des lettres flamandes n'en parut que plus touchant.

A *Kees Doorik* succédèrent les *Kermesses*, les *Milices de Saint François*, les *Nouvelles Kermesses*, et je voudrais rattacher à cette série les *Fusillés de Malines*, bien que la *Nouvelle Carthage* ait précédé ce dernier livre.

Kees, les *Kermesses*, les *Milices*, les *Fusillés de Malines*, ce sont les rustres de Campine ou des Polders, exaltés jusque dans leurs ombres, leurs taches et leurs vices, comme le proclamait une dédicace à Yvan Gilkin demeurée célèbre. Toutefois ces acteurs des premiers drames de pleine terre, quoique débridés et contempteurs de préjugés, restent sains, ils sont dans la lignée normale de l'être humain, et telle sera d'ailleurs la franchise et l'affection de l'écrivain, qu'il embrassera jusqu'aux idées politiques réactionnaires de ses chers blousiers, apportant, dans l'un de ses romans, sa plus chaude sympathie aux éclopés du 7 septembre 1884 et ridiculisant une réunion libérale à la campagne, lui, le libertaire absolu. C'est un penchant semblable qui le range aux côtés des

Patriotes de notre Guerre des Paysans, pour courir sus aux Sans-Culottes.

J'avais moi-même vibré à cet appel tragique, lors de la commémoration de cette chouannerie dans nos provinces, et j'inscrivis dévotement le nom d'Eekhoud aux premières pages d'un livre consacré à la Glèbe héroïque de 1798. Mais qu'étaient mes évocations, à côté du drame emporté de ce grand aîné, à côté de ces mouvements enfiévrés, de cette vie brûlante, de tant de sentiments sublimes déferlant jusqu'aux dernières lignes de l'œuvre :

« Que de fois, en cette arrière-saison, écrivait Eekhoud, aux lueurs d'un couchant qui transforme en rubis les améthystes des bruyères, à cette heure humide et crépusculaire, où les voix des angelus prennent de rauques intonations de tocsin, ai-je senti l'approche d'une occulte présence, exaspérant encore l'éloquence farouche et la poésie troublante de ce pays suggestif entre tous !

» Dédaigneuses du ciel même, les âmes nostalgiques revenaient à leur patrie terrestre, et chez un plastique moissonneur, chez un braconnier qui me devisageait au passage et me saluait d'un pathétique bonsoir, je retrouvais la voix passionnée, les yeux héroïques, les lèvres frémissantes, l'allure intrépide, l'incarnation complète des fusillés du 23 octobre 1798. »

Nous avons ici un exemple de la vertu incantatoire de l'écrivain. Si loin d'une croyance surnaturelle, il excelle à peupler l'espace d'invisible, à créer l'immatériel, à dégager l'essence des choses, le rayonnement de l'être, à provoquer un halo qui spiritualise la matière. Ce sont néanmoins des moments exceptionnels dans ces premiers livres, où l'artiste évoque surtout la nature réelle avec les dons du peintre, et si ses personnages ont du relief, les toiles de fond conservent une grande importance.

Les *Milices de Saint François* présentent cette particularité curieuse : une femme, la comtesse d'Adembrode, réunit en elle les tendances chères à l'écrivain. Situation rare, car la plastique masculine va de pair chez Eckhoud avec l'expression morale de ses personnages d'avant-plan et, s'il a parfois les sens d'un sculpteur grec, dont la divine eurythmie le trouble et le ravit, il ne se contente pas d'une beauté aux yeux calmes. Les enfants de son imagination subiront un enivrement qui ne s'arrêtera jamais à mi-chemin. D'ailleurs sa hardiesse n'ira pas toujours sans risques, et le danger à courir ne le retiendra point. On l'a bien vu.

Dans les livres cités tout à l'heure revivent donc les habitants des Polders et de la Campine rouge. Le début de son œuvre est essentiellement terrien. Rivalités paysannes, violents épisodes passionnels aux champs, pèlerinages, quelques types propres à l'ambiance villageoise, comme le marchand de chansons qui déploie sa toile bariolée à la sortie de la messe du dimanche. Et dans un conte symbolique éclatera la passion envieuse de l'écrivain pour ceux qui se doivent de vivre selon l'esprit de leur race.

Il y eut, sur les bords de l'Escaut, un village appelé Bats, autrefois béni de Dieu et comblé de ses faveurs. La richesse finit par y égarer les consciences et les gens devinrent orgueilleux, cupides et durs. Ils ferrèrent d'or leurs chevaux, se vêtirent de sarraus de soie, parèrent leurs femmes comme des châsses vivantes.

Le curé de Bats rappelle vainement ses ouailles aux mœurs patriarcales. Des villageois frappés de folie veulent encore agrandir leur domaine. Les voilà qui détournent le cours de l'Escaut et ensemencent les terres nouvelles, où jadis passait le fleuve.

« Malheur ! prédit le prêtre du haut de la chaire, malheur à l'insensé qui barre le passage à l'éternel voyageur, ancêtre

de tous les hommes et contemporain de la création. Dieu lui-même fraie sa route à ce passant mystérieux, tour à tour paisible et houleux, ne racontant son rêve qu'aux étoiles et se plaignant sous le ciel par les nuits de tempête ! Malheur au sacrilège ingrat qui étranglera des Polders le fleuve, origine de leur fécondité, le majestueux Escaut bienvenu de Dieu ! »

Et un soir d'ouragan, sous le ciel encoléré, pendant que le village s'adonnait aux orgies, les eaux du fleuve brisèrent leurs digues et engloutirent l'orgueilleux Bats.

Cet écrivain si tendu, cet artiste qui se complait dans la force, et dont le plus fougueux élan paraît être une loi, n'en trouve pas moins, à l'occasion, dans la vie quotidienne, dans un pauvre fait divers, le sujet d'un conte qu'il sature de palpitante humanité, d'évangélique douceur.

Que Frans Goor, le beau gars, ait été déclaré *bon pour le service*, lui qui était pour sa pauvre mère « la prunelle de ses yeux, le battement même de son cœur » et qu'il soit de là-bas, du cher pays natal, l'enfant blessé par l'arrachement à son village, comme la sensibilité apitoyée de l'écrivain caressera cette âme simple et meurtrie ! L'existence du rural exilé est faite de souffrances. Les dimanches, le soldat cherche une ressemblance aux paysages familiers, en promenant sa rêverie dans les alentours de la grande cité qui abrite son régiment, car « Frans Goor n'est pas impunément du suggestif et croyant pays, où l'épaisseur et l'apparente torpeur de l'enveloppe cèlent des âmes ardentes jusqu'au fanatisme. » Un refrain surpris lui gonfle le cœur à le faire éclater, il reconnaît une chanson du pays et elle ressuscite tant de souvenirs !

« C'était l'air que l'on chante inconsciemment, par contenance, qui berce la rêverie, comme le parfum de la fleur cueillie au bord du chemin, et dont on mâchonne la tige par désœuvrement ». Il évoquait « la chère et douce bruyère,

l'âcre parfum des sables, le susurrement des abeilles dans les genêts, le froufrou des fougères, la fraîcheur de l'herbe à l'aube, les brûlis d'essarts dans la lande... » et surtout et toujours la coiffe et le visage de sa mère, en même temps que les joues rondes de son amoureuse.

Au moment où Goor touche à la fin de son temps de service, une horrible fatalité le porte à un acte de violence envers un supérieur. Et c'est la geôle... Mais devant la sentence du Conseil de guerre, le malheureux se condamne lui-même à la mort.

Cependant qu'au village, la mère prépare la chambre de l'adoré qui doit revenir :

« Elle achève de faire le lit, de bien étendre le large drap blanc.

— Adieu mère !

C'était la voix du gaillard tant aimé.

Elle se retourne et un instant, aux derniers rayons de la lune agonisante, elle a cru voir panteler le corps de Frans dans la défroque qu'elle vient d'accrocher.

Pauvre moi ! fait-elle, troublée par cette bizarre hallucination et voulant réagir contre une vague détresse. « Où donc étaient mes idées ? Frans ne sera ici que demain ; il dort encore là-bas ! »

Oh oui, là-bas, loin du village, loin de la grande, grande ville, transporté dans l'éternelle Cité. »

Pathétisme sans phrases, l'émotion est sous les mots, elle se passe d'une langue crispée. C'est un Eekhoud imprévu qui se révèle après tant de morceaux véhéments et il nous prouve que l'intensité du sentiment est telle chez lui qu'elle peut à l'occasion se suffire.

Mais tous ceux qui l'attirent et l'inspirent n'ont pas l'âme d'un Frans Goor. Déjà Eekhoud s'est complu dans l'atmosphère des irréguliers, pour lesquels les lois sont inexistantes

parce qu'elles ne sont pas à leur taille. Un attrait continu le ramène auprès de ceux qui demeurent en état de révolte, qui tranchent violemment sur la monotonie des existences courantes. Et ce furent, aux champs, des gars impulsifs dans leurs amours comme dans leurs haines, et dont les actes les plus passibles des rigueurs de la Justice demeurent empreints d'une grandeur sauvage. Voilà ses personnages de prédilection, quand bien même, petit à petit, se mêleront dans leurs âmes confuses des émotions étranges, des attirances inattendues, de ténébreuses ardeurs.

Sur la terre de Campine s'élève, à Hoogstraeten, le dépôt de mendicité, où se rencontrent de pauvres hères qu'un aveugle destin a poussés vers leur déchéance et que la société rejette aujourd'hui. Ce sont les *Las d'aller*, comme les appelle Eekhoud avec une langoureuse complaisance.

Un jour, il les a vus passer et, dans le défilé, il a reconnu les personnages de ses livres.

« Beaucoup ne furent criminels qu'un moment, dans un coup de passion ; beaucoup ne furent que malheureux.

Oui, continue-t-il, la plupart sont des indolents, les bayeurs, les effarés, les éblouis, les éperdus aux grands yeux humides et visionnaires, qui ne comprennent rien au monde et à la vie, au code et à la morale, qui ne savent pas ce qu'ils sont venus faire sur cette terre ; entraînés de « gaffe » en « gaffe », les faibles, les pas-de-chances, les moutons toujours tondus, les passifs, les exploités, les dupes qui ont coudoyé toutes les scélératesses et sont restés candides comme des enfants ; débonnaires qui ne tueraient pas une mouche, quoique des escarpes les aient associés à leurs entreprises ; vicieux mais non vicieux, souffre-douleur autant que souffre-plaisir. Ils passent, d'autres suivent... »

Et les effluves qui émanent de cette humanité à la dérive lui montent au cerveau. Ce n'est plus de la compatissance,

c'est un élan de tout l'être et c'est le plus affectueux abandon. Non, il ne résiste plus, ses affinités l'exigent. Eekhoud emboîtera le pas à « ces bons artistes ».

« Halte-là, me dit le directeur, en me retenant par le bras. Songeriez-vous par hasard à faire dresser votre écrou ?

» Il plaisante et je m'efforce de rire de ce qu'il prend pour une méprise.

» Las, ce sera pour la prochaine fois. »

Ce sera pour tous les livres qui vont suivre et avec une gradation fiévreuse dans ses effusions. Plus l'être qu'il a devant lui est déchu, damné, plus l'artiste se sentira pris aux entrailles de pitié, non, de tendresse, pour ce paria. Il trouve jusque dans l'anormal de chères délices, c'est une douce ivresse que de céder à pareil attrait. Ah ! le monde condamne et réprouve... Tant pis ! Son anathème retentit comme un appel, et le voici, lui, l'artiste raffiné qui ne découvre pas de mots assez enveloppants, d'abandons assez frissonnants, en présence de ceux qui se sont mis au ban de la morale courante.

A quel sentiment obéit Eekhoud ? Est-ce purement un instinct qui le pousse, ou sa pensée est-elle raisonnée ? Le libertaire se construit d'habitude un système et cherche des répondants de son action. Notre écrivain, au contraire, dut se glorifier en constatant qu'il allait plus loin que quiconque et qu'il était seul, tout seul, à oser ce que personne n'osait. Il n'y eut point chez lui, vraisemblablement, une volonté préméditée de longue date. A chaque livre s'amorçait une suite que la pente naturelle de son art chauffait chaque fois davantage.

Le décor primordial de la Campine lui inspira des figures appariées à l'âpreté du paysage. Le rouleau niveleur de la civilisation bourgeoise n'avait point passé par là et il se bâtit des héros à l'image de ce pays de fierté rébarbative. Car je

crois bien qu'au début de sa carrière, l'atmosphère créa les acteurs de ses drames, tandis que plus tard, au fur et à mesure que se dessinait mieux à ses yeux et à son esprit païens la créature qu'il voulait célébrer, il subordonna le cadre au motif principal de son inspiration.

Si de lépreuses échappées suburbaines succédèrent un jour aux landes violettes, c'est que l'être qui hantait ses imaginations exigeait pareil prolongement dans une ambiance nouvelle. Cette fois, l'homme avait asservi le milieu à sa personnalité. Nous pouvons suivre pas à pas les phases de ce développement.

Lorsqu'il écrivit la *Nouvelle Carthage*, le roman consacré à la description d'Anvers avec tous les mouvements de la puissante cité, dans ce cadre, au milieu des manifestations du peuple ou du grand commerce, près de la Bourse, temple des remueurs d'or, devant un poignant départ d'émigrants, à travers les anciens quartiers maritimes du Kattendijk, avec ses flottilles de bateaux, du Riet Dijk aux bouges luxueux, c'est Georges Eekhoud qui promène sous les traits de Laurent Paridael, une âme avide de conjonctions imprévues. Le sensitif contemple un paysage de banlieue : « Rien de crispant et de suggestif comme cette rencontre de la cité et de la campagne. Elles se livraient de véritables combats d'avant-postes ». Il aime la mine « pléthorique, contrainte et sournoise » de cette vue de faubourg. Il sait qu'une population malfamée le hante et des affinités vagissent en lui. Au travers du livre, ces sentiments grandissent et l'isolent des siens, font de lui un être extraordinaire, même au milieu de ceux chez qui il avait cru trouver l'indépendance et l'affranchissement des conventions. Enfin sa rencontre avec les *Runners* déterminera le choix suprême de ses liaisons. Les *Runners*, écumeurs de l'Escaut, abordent les vaisseaux qui entrent en rade, afin d'offrir aux matelots frustrés les alcools

incendiaires et la promesse de plaisirs pour lesquels ils s'entremettent. Ils rejoignent les marins sur la terre ferme et les décident à les suivre dans des lieux où toutes les sangsues, gouines et ruffians, s'attacheront à eux, tant qu'un peu d'argent tintera dans leur poche. Ces sacripants pittoresques sortent des pages, ayant conquis le réfractaire hyperesthésique qui se révèle de plus en plus dans l'art d'Eekhoud. Et ce livre audacieux obtient, en 1893, le prix quinquennal de littérature, c'est-à-dire la plus haute récompense officielle qui puisse aller à un écrivain dans notre pays.

L'émotion et l'enthousiasme provoqués par cette nouvelle inattendue retentirent longuement. Eekhoud, né en 1854, venait d'avoir 39 ans. Un banquet fut offert à ce lauréat peu banal. Camille Lemonnier y salua la présence de Jules Le Jeune « grand cœur charitable », « esprit trempé aux fontaines évangéliques ». C'était une revanche, une revanche éclatante, car si l'on célébrait cette fois un victorieux, comment ne pas se souvenir de ce banquet de protestation organisé par la Jeune Belgique en 1883, qui réunit tout le pays artiste autour de l'auteur du *Mâle*, jugé indigne de pareille consécration, alors qu'il venait de publier un chef-d'œuvre ? Les années fuient, mais le souvenir du Maréchal de nos lettres françaises ne peut mourir chez ceux qui ont approché ce magnifique maître du verbe, dont l'image physique et la fière allure allaient de pair avec son œuvre sensible et puissante. Réunir aujourd'hui ces deux noms, Eekhoud et Lemonnier, c'est obéir à l'impulsion reconnaissante de nos cœurs.

Ah ! le prix quinquennal décerné à la *Nouvelle Carthage* méritait bien que l'on témoignât de quelque surprise, si l'on consulte la liste des membres qui composaient le jury, où M. Maurice Wilmotte recourut à des prodiges d'intelligence et de diplomatie pour faire triompher la candidature

d'Eekhoud. Aujourd'hui les officiels ont changé d'aspect et je ne parlerai plus d'eux qu'avec une déférence marquée, bien que l'un de mes nouveaux collègues m'ait dit, au lendemain de mon élection : « Tâchez surtout de ne pas devenir trop académique ! »

Ce danger ne menacera personne au sein d'une compagnie qui entourait de son admiration le romancier de la *Nouvelle Carthage* et l'auteur plus audacieux encore — audacieux à l'excès, dirais-je — du *Cycle palibulaire*, de *Mes Communions* et d'*Escal Vigor*, car cette fois Georges Eekhoud allait atteindre les extrêmes limites de son étrange et douloureuse inspiration.

Est-il permis à l'écrivain d'aborder tous les sujets, à condition que la probité de son art ne l'abandonne jamais et qu'il récuse tout mobile avilissant dans ses audaces ? Du point de vue purement artiste, il n'y a pas de doute. Néanmoins, au cours d'une étude sur l'œuvre d'Eekhoud, je ne pus m'empêcher de formuler des réserves très nettes d'ordre moral, dont je ne retrancherai rien aujourd'hui. Dans une lettre chaleureuse, l'auteur m'objecta pourtant : « N'est-ce pas encore confesser Dieu que d'aimer ses plus belles créatures jusque dans l'anathème et la réprobation ? » Bornons-nous à constater qu'en fouillant tant de déchéances morbides, l'écrivain s'est débarrassé de l'exubérance picturale de jadis, la phrase a plus de nerf et moins de couleur, et le qualificatif inédit qu'il découvre, à chaque page, en prend un relief d'autant plus saisissant. C'est maintenant que se révèlent les trouvailles précieuses de l'artiste.

On sait qu'il était un grand laborieux. Rentré chez lui, dans sa petite maison de la rue du Progrès, après avoir endossé un veston de velours à grosses côtes, et le cou libre dans un foulard à peine noué sur la chemise lâche, il empoignait, peut-on dire, la besogne, comme un tâcheron. De ses

recherches, de ses essais, du travail ardu de la phrase, des ouvrages de linguistique fiévreusement consultés, naissait l'expression adéquate à sa pensée, à sa sensibilité exacerbée. Le style d'Eekhoud n'a rien de commun avec la beauté linéaire et dépouillée des classiques, mais il garde un accent qu'on ne retrouve pas ailleurs et s'imprègne à tel point de son sujet qu'il rend perceptible dans les mots ce qui paraissait insaisissable, je veux dire une espèce de magnétisme, de fluide occulte. Un art semblable apporte à l'histoire littéraire des valeurs imprévues et, pour se convaincre de leur importance, il n'est que de songer à la place qu'un J. K. Huysmans, malgré la barbarie de sa syntaxe, a prise dans les lettres françaises.

Eekhoud qui n'a jamais connu les gros tirages, les succès rémunérateurs, était d'ailleurs convaincu de la supériorité de son œuvre. Une nature altière et une violente susceptibilité le caractérisaient, se tenant souvent sur la défensive, il jouissait d'autre part, sans rien déguiser, de l'empressement qu'on lui témoignait et, à côté de l'hommage des artistes, il n'était pas indifférent à la considération de certains milieux bourgeois.

Faibles compensations aux rigueurs d'une existence qui jamais ne provoquèrent de plainte. Cet homme supportait la médiocrité excessive de son sort, en feignant de ne pas s'en apercevoir. Ce fier dédain lui venait-il de la distinction de ses origines ? Lui-même s'étendit longuement sur le caractère patricien de sa lignée. Il nous apprit que son aïeule maternelle appartenait à une famille noble, ayant donné plusieurs bourgmestres à la ville de Rotterdam. Un arrière-grand-oncle porta le titre de chevalier et se montra aussi ardent au plaisir que prodigue de sa richesse. Eekhoud se souvient avec satisfaction des tableaux de grandes dames, coiffées à la Marie-Antoinette, qui ornaient chez lui les murs du salon. Nous savons par un article consacré à des souvenirs personnels,

que sa grand'mère paternelle était une Paridaens, dont deux sœurs fondèrent près de Louvain le couvent des Filles de Marie, appelé plus tard de « Paridaens » et qui garde encore aujourd'hui sous ce nom une grande réputation comme maison d'instruction.

Je ne souris pas de la complaisance d'Eckhoud à construire devant nous son arbre généalogique. Elle semblerait prouver que cet insoumis était d'instinct un aristocrate, ne prétendant pas être confondu avec le vulgaire.

Il nous parlera encore, et non sans attendrissement, de sa mère et de sa tante Marie. Toutes deux firent leurs études à Paris. Celle qui devait donner le jour à l'auteur d'*Appol et Brouscard*, avait gardé de la France un souvenir enchanté. Georges Eckhoud retrouve une lettre de sa mère racontant ses excursions à Vincennes, Joinville-le-Pont, Versailles, où elle découvre, dans un tableau d'Horace Vernet, la tour de la cathédrale d'Anvers. Cette femme très cultivée était assez romanesque et le prénom que porta son fils lui fut donné en souvenir de George Sand. Sa tante Marie épousa un M. Cornelis Steger, de religion luthérienne, mais qui se convertit, nous a raconté Eckhoud, un jour de Fête-Dieu, après la bénédiction donnée du haut du reposoir de la place de Meir, à Anvers. L'écrivain d'*Escal-Vigor* note la date de sa première communion : le 3 avril 1865. Il est resté très près de toutes ces choses, et s'y reporte à diverses reprises. Aurait-il cédé, par ailleurs, à l'attrait de cultiver ses contraires ? Pourtant, une fois, étant à la promenade avec sa femme, dans les environs de Bruxelles, et découvrant sur le bord d'un fossé, un vagabond endormi, d'aspect suffisamment insolite, il lui glissa dans la main une pièce de cent sous, imaginant la joie du sacripant à son réveil ! Ce ne fut pas un épisode destiné à l'impression.

Les souvenirs de son enfance revivent à côté de ses pages

les plus montées de ton. La dernière journée passée avec son père est le sujet de son inoubliable *Ex-Voto*, dans les premières *Kermesses*. La douce figure de sa tante Marie illumine, d'un clair et reposant sourire, les émois pantelants et les ardeurs coupables de *Mes Communions*. La tendresse si chaste de certaines effusions lui vient de cette fraîcheur d'âme, retrouvée en plongeant dans le passé ou en revenant vers les bruyères consolantes de sa Campine.

Mais qu'il se dresse dans une fureur d'indépendance et de révolte, ou qu'il rêve les yeux mi-clos, son œuvre conservera toujours une admirable unité. Il a beau reprendre le même sujet, son merveilleux instinct et le don de se renouveler dans la sensation, lui font éviter les redites. Nous retrouvons le Laurent Paridael de la *Nouvelle Carthage*, dans l'*Autre Vue*, parmi les voyous de velours, et quelle pénétration toujours plus profonde des combats intérieurs de ce personnage qui lui ressemble mieux qu'un frère ! Et s'il écrit les *Liberlins d'Anvers*, souvenez-vous que son héros aurait embrassé tous les violents, et que les gens rassis « trouvaient qu'au festin de la vie, pour ce poète en action, ce complet vivant, les nourritures avaient trop de saveur, les vins trop de bouquet, les sèves et les fluides trop de dynamisme... » « Son ivresse dyonisiaque leur portait ombrage. »

La ligne générale de cette œuvre si vaste n'a pas dévié davantage dans la production théâtrale d'Eekhoud, car ce grand exalté intérieur écrivit pour la scène. La pénurie de dialogues, de discours directs, dans ses romans, dans ses nouvelles, ne l'arrêta pas. Après avoir traduit des drames de l'époque shakespearienne, si propice à son tempérament, il donne l'*Imposteur magnanime*, situé dans la période tragique des guerres que se faisaient les couronnes d'Angleterre et d'Ecosse. C'est un homme du peuple, un manant, un gueux, Perkin Warbeck, qui, en proie aux intrigues, s'élève presque à

la royauté. Le drame porte la griffe vigoureuse d'Eekhoud. Il avait remis sa pièce à l'abbé Moeller, si joliment évoqué tout à l'heure. Le bon abbé publia avec enthousiasme *L'Imposteur Magnanime* à *Durendal*, la revue catholique d'art et de littérature, dont l'éminent confrère, qui me fait aujourd'hui l'honneur de me recevoir, était l'un des fondateurs et des guides, après avoir, sur un autre terrain, sonné le ralliement de la jeunesse autour de *l'Avenir social*. Souvenirs remplis pour moi d'admiration et de gratitude, et qui complètent le bonheur de cette journée.

On ne s'étonnera pas que Georges Eekhoud ait consacré un livre à des peintres aimés, ni qu'il ait célébré l'œuvre d'un Peter Benoit, au travers duquel apparaissait le décor et le peuple de la *Nouvelle Carthage*. Cette *Nouvelle Carthage*, cet Anvers, continuait d'appartenir à ses dévotions familières. Quarante-cinq ans de vie bruxelloise ne suffirent pas à assimiler entièrement l'écrivain. Et pourtant il avait pris ici une grande place. Que l'on se souvienne encore des leçons de littérature générale professées à l'École des Beaux-Arts et des cours publics dont l'avaient chargé diverses administrations communales. Un auditoire fervent accueillait ces causeries pleines de vie et présentées avec un art parfait de la diction. Ce Flamand autochtone mettait une coquetterie à surveiller son accent. On a parfois épilogué sur les regrets qu'il aurait éprouvés à ne pouvoir écrire dans la langue de son peuple, manquant ainsi de contact direct avec ceux qui l'inspiraient. Il y a au sujet de ceci, une déclaration très nette d'Eekhoud parue peu de temps avant la guerre : « Quoique Français de culture et d'éducation, écrivit-il, quoique le français soit ma langue maternelle, la langue de ma pensée et de ma sensibilité, et que j'estime la civilisation et les traditions latines au-dessus de toutes les autres, j'ai toujours gardé un faible pour la littérature et l'art d'expression

flamande. Ayant eu l'occasion plus tard de connaître à fond l'allemand et l'anglais, je me serais trouvé ridicule et même quelque peu odieux (n'en déplaise à beaucoup de Belges de mes amis) en m'entêtant à ignorer précisément celle des langues germaniques que parle encore exclusivement (tant pis pour elle aussi) une bonne moitié de la population de nos provinces. — Longtemps absent d'Anvers et même de la Belgique, dès ma rentrée au pays je me remis ou plutôt je me mis à l'étude du flamand. Mais, je le répète, cela n'empêche que, comme beaucoup d'autres Flamands, le français ne soit demeuré ma seule, ma vraie langue maternelle. L'historien Pirenne a prouvé que les deux langues se partagèrent la population des cités flamandes et cela même dès le moyen âge, et il ne faut être ni traître, ni gallomane, ni fransquillon, ni *léliard*, pour accorder l'hégémonie, la préséance au français, langue véritablement européenne à laquelle nombre des meilleurs esprits de Belgique sont attachés comme à leur patrie, à leur nature, à leur existence même. »

Voilà donc ce que pensait, dans le plein épanouissement de sa carrière, le plus Flamand des écrivains de langue française.

Eekhoud, durant ses dernières années, demeuré semblable à lui-même, retrouvait dans de nouveaux livres la veine de ses inspirations d'antan. Le ton s'était quelque peu apaisé, mais nous reconnaissons tous les motifs de son chant dans *le Terroir Incarné*. Sa vigueur physique demeurait entière, le masque très coloré et volontaire dénongait toujours la ténacité dans l'effort. Quand la mort eut choisi son heure, elle l'abattit, à l'âge de 73 ans, d'un seul coup, comme la foudre frappe l'arbre. C'était le 29 mai 1927, un dimanche soir. Il était seul au logis.

Quelques jours après, en suivant à travers des rues faubouriennes le cercueil du doyen de nos lettres, ma pensée rejoignait la campagne que j'avais quittée, toute parée des

grâces du renouveau, et je songeais qu'au milieu de ses terribles fièvres, cet homme s'évadait vers les landes bien-voulues, vers l'espace, vers le grand ciel au-dessus d'une terre presque vierge, et que son accent devenait tremblant quand il disait :

« Approche aussi pour moi le temps de retourner au pays coûte que coûte, ne fût-ce que pour m'en aller dormir, tout près de l'église, tu sais, au pied de la tour ardoisée, son bonnet pointu planté de travers, qui fait signe les dimanches, par dessus les rideaux d'arbres, aux traînards qui vont manquer l'élévation ; — tu sais, l'endroit où les bien-vivants, les jeunes blousiers se confient leurs amours et parlent à voix basse pour ne pas tenter les morts... »

Ce souhait suprême ne s'est pas réalisé, et, là-bas, la Campine se meurt. Sans Eekhoud, elle eût pu s'effacer peu à peu de la mémoire des humains, mais l'art est immortel, et les livres de notre maître et ami auront fixé à jamais les territoires les plus pathétiques de la patrie.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles
Gustave CHARLIER, 31, Square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiel, Toulon (Var).
Louis DELATTE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri-Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse-Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, Boulevard Militaire, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix-Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal(Canada)
- M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
- MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4
Strasbourg.
Brand WHITLOCK.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.

L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par M. Georges DOUTREPONT.

L'originalité de Baudelaire, par M. Robert VIVIER.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par M. Georges DOUTREPONT